

La reine me parut engraisée, sans être beaucoup changée. Seulement le type anglais de sa figure s'était prononcé. Le prince Albert portait le grand cordon de la Légion d'honneur; il était un peu vieilli, mais toujours bel homme. Le prince royal et d'autres enfants de la reine, tous charmants, suivaient. Elle ne fit que traverser la tente, et monta immédiatement en voiture pour gagner la gare où l'attendaient les dames de la ville.

Je voulus m'y rendre, le pont était obstrué par les troupes qui défilaient; je n'y pus parvenir.

Comme dédommagement, j'allai voir les navires venus à la suite de Sa Majesté, parmi lesquels était son yacht de promenade. Jamais on n'a fait de navire plus léger et plus élégant. La figure des matelots, dans leur costume de fête, et tournant les câbles en chantant avec un flegme tout britannique, n'était pas la moindre curiosité du bord. Les mousses s'y faisaient remarquer par leur gentillesse. Le grand yacht qui avait amené la reine était déjà en mouvement pour aller se remettre en rade: c'est un magnifique bâtiment, mais j'aime mieux le petit.

L'aspect du pont, avec ses bateaux pavoisés, celui de la rade, que sillonnaient des centaines d'embarcations de toute dimension, couronnaient ce vaste et brillant ensemble. La voile noire du pêcheur, qui devait, sous ce soleil ardent, être sèche depuis bien des heures, seule y faisait tache. Elle y était toujours narguant le public, masquant la vue et pourvoyant ainsi à la recette des malins bateliers.

La ville était pavoisée aux couleurs de France et d'Angleterre. On criait: *Vive la Reine! Vive l'Empereur!*

J'étais accablé de fatigue. Je n'avais, pour nourriture, pris de tout le jour qu'une tasse de café. Dès que le convoi impérial eut quitté la gare, je m'efforce d'en approcher, et j'y parviens. Je veux prendre mon billet,

le bureau n'est pas ouvert. Cependant la foule arrive, chacun craint de n'avoir pas de place. La queue se forme comme à nos grandes représentations théâtrales, mais elle était vingt fois trop longue pour l'espace où elle prétendait se déployer. Alors une lutte s'engage ; les poussées, les bourrades, les coups de coude, la font dégénérer bientôt en un véritable combat : la meilleure place échoit au meilleur poing. Mais cette meilleure place nul n'est sûr de la garder : tel qui, par des prouesses dignes d'Hercule, est arrivé près du bureau et tend déjà la main pour recevoir son billet, se trouve, par un revirement subit, rejeté au dernier rang.

De ce combat général, il résultait de petits conflits particuliers. On voyait sur les ailes, hors de la mêlée, des groupes d'hommes qui, après s'être injuriés ou frappés dans la grande bataille, se demandaient des explications en petit comité. Quelques-uns y continuaient à s'apostropher, en se menaçant du poing. D'autres, plus habitués aux usages, échangeaient leur carte.

Gardez-vous de croire que les individus se ruant ainsi les uns sur les autres appartenaient aux dernières classes. Non, ce train n'avait que des premières : c'étaient des propriétaires, des magistrats, des administrateurs, des ecclésiastiques, et jusqu'à des femmes qui, elles aussi, se jetant dans la mêlée, excitaient leurs maris, leurs fils, leurs frères, à ne pas lâcher prise, et qui les accablaient de reproches, s'ils n'avaient pu se maintenir au premier rang. On ne peut s'imaginer combien, en France, l'amour du combat est épidémique ; on s'y sent encore de l'humeur remuante de nos pères les Francs : dès qu'un conflit s'engage, chacun veut en être.

Ajoutons que la difficulté d'avoir une chose augmente le désir de l'obtenir ; ce n'est pas la chose elle-même que l'on souhaite, c'est la gloire de l'arracher à autrui,

c'est la victoire. Aussi, un billet était ici une palme conquise que l'on montrait avec orgueil, et j'ai vu tel homme grave, tel fonctionnaire respectable suant à grosses gouttes, meurtri et déchiré, tressaillant de plaisir et riant aux éclats en exhibant aux siens les billets qu'il venait de conquérir : « Il y avait encore vingt personnes devant moi, s'écriait-il, mais j'en ai bousculé deux, renversé trois, et je suis arrivé. » Et il allait de groupe en groupe racontant ses efforts et son succès.

Quel était donc cet intérêt si grand d'obtenir son billet le premier ? Nul autre que celui de le garder dans sa poche. Le chef de la gare était venu déclarer que deux convois étaient préparés, qu'on en ajouterait un troisième s'il le fallait, mais qu'on ne les expédierait que lorsque chacun aurait sa place : qu'ainsi tout le monde partirait à la même heure. Cet avis, on le répétait de quart-d'heure en quart-d'heure ; on l'avait affiché au-dessus du bureau. Rien n'y faisait. C'était pour tromper le public, disait-on, et le combat n'en continuait pas moins.

Quant à moi, qui n'ai jamais oublié ce proverbe : *Jeu de main, jeu de vilain*, je m'étais, dès le principe, retiré de la bagarre, et j'obtins, sans bouger, ce que bien des gens n'avaient gagné qu'après une heure et demie de lutte, car, ainsi qu'on l'avait annoncé, on ne quitta la gare que lorsque chacun fut servi.

Parti à six heures et demie de Boulogne, à huit heures j'étais à Abbeville, bien fatigué et surtout affamé.



---

### CHAPITRE III.

---

Paris. — La cour. — Le bal.

---

Le mardi 22, je monte dans le train de Paris. Je fais la route en bonne compagnie : M. le vicomte Blin de Bourdon et sa famille, avec qui je suis lié d'une vieille amitié. Les chemins sont encore jonchés des fleurs semées sur le passage de la reine, et les gares toujours ornées de leurs guirlandes et de leurs drapeaux qui devaient servir au retour. Les guirlandes en papier pouvaient attendre sans trop se faner ; quant aux fleurs naturelles, la vapeur des locomotives leur est moins favorable que la rosée du ciel, et je ne connais guère que les immortelles qui y résistent.

A la gare de Paris, je trouve mon frère, arrivé depuis peu de Bretagne et que je n'avais pas vu depuis quatre ans. Il avait été averti de mon passage et m'attendait. on peut penser si cette rencontre me fut agréable. J'étais dans une bonne veine : je passai cette journée en

famille avec ma belle-sœur et ses enfants, grandis et embellis.

Le lendemain 23, j'allai au Palais de l'Industrie; je voyais enfin cette exposition universelle que j'avais, en 1833, puis en 1835, demandé avec tant d'instances et pour laquelle j'avais tant écrit: mais mon idée était neuve alors et, en France, en fait d'idées, on a le neuf en horreur. Aussi celle-là fut-elle très-mal reçue, des fabricants d'abord, qui prétendirent que la concurrence les ruinerait; puis de l'administration, qui vit, dans l'exposition universelle, la contrebande universelle. — « Vous êtes vraiment d'une naïveté admirable, me disait un chef des plus influents, l'une des lumières de l'époque. Que les manufacturiers étrangers entendent votre appel et nous apportent leurs produits, et les plus riches et les plus beaux, c'est ce dont je suis loin de douter: mais est-ce seulement pour nous les montrer? Ah! qu'ils ne sont pas si bêtes! c'est pour nous les glisser sournoisement, c'est pour en empoisonner la France et avilir les nôtres, qui sont plus chers et moins bons. Ah! vous avez eu là une idée bien funeste! Heureusement que le bon sens public en a fait justice, car si elle eût été accueillie, vous apportiez une perturbation terrible dans notre industrie! » — Voilà à quelle hauteur nous étions en 1833.

Les négociants qui ont besoin de coudées franches et qui, dès-lors, devraient avoir des idées plus larges, ne se montrèrent pas plus favorables à ma proposition, et, sans savoir pourquoi, crièrent comme les autres.

Les propriétaires ne surent d'abord que dire; mais il y avait parmi eux des producteurs de fer, de bois, de houille, de laine, de bestiaux, etc., etc. A l'idée qu'on allait nous montrer, avec les prix en regard, ces mêmes produits qu'ils nous vendaient, sous la protection du

tarif, le double de ce qu'ils coûtent à nos voisins, ils crièrent qu'on voulait anéantir les forges, les mines, les forêts, les troupeaux, enfin l'agriculture et les agriculteurs, et sacrifier la France à l'étranger.

Quant au gouvernement, à la merci des chambres, presque exclusivement composées de propriétaires, de manufacturiers, de financiers, enfin de gens ayant un intérêt direct au maintien du monopole, — remarquez qu'on est toujours, chez nous, financier, négociant, manufacturier ou propriétaire, avant d'être Français, — le gouvernement, dis-je, qui n'aurait eu pour lui que la masse des consommateurs, les artisans, paysans, fermiers, bref, les dix-neuf vingtièmes de la nation, gens peu éloquents, peu écrivains et, dès-lors, hors d'état de lutter contre tant d'érudits, me fit entendre que j'eusse à me taire et à garder mes projets pour moi.

D'année en année, je n'en renouvelai pas moins ma proposition. Quelques journaux la soutinrent, et enfin les Anglais l'adoptèrent. On a vu si cela les avait ruinés, et nous saurons bientôt si l'exposition universelle d'aujourd'hui ruinerait la France.

Comme l'on ne se résigne pas facilement chez nous à reconnaître qu'une chose est bonne, l'ordonnance avait paru, le Palais de l'Industrie était construit, les salles même étaient ouvertes, qu'on criait encore que c'était une chose manquée, et que notre exposition n'était qu'une pitoyable parodie de celle d'Angleterre. On me l'avait dit à Abbeville, on me le disait à Paris. Mais qui le disait? Des personnes qui y avaient été quand il n'y avait rien d'exposé; ou bien qui n'y avaient pas été du tout. Je ne m'étais pas laissé prendre à ces vains bruits, et j'arrivai là sans prévention.

En entrant, je jetai sur l'ensemble un coup-d'œil comparatif; je le pouvais, car j'avais vu l'exposition de

Londres et celle de Munich. Eh ! bien, je reconnus dès ce premier aperçu que, quoique l'exposition de Londres fût digne d'admiration, celle de Paris l'était plus encore. Elle l'emportait par la richesse, l'abondance et la variété des produits ; et pourtant, par suite de la guerre, la Russie et la Pologne n'avaient rien envoyé.

Quant aux deux édifices, celui de Londres, peut-être à cause des arbres énormes qu'on avait conservés dans son enceinte, paraissait d'abord plus monumental ; mais lorsqu'on avait parcouru en détail celui de Paris, on lui donnait la préférence. Pour l'étendue, on sait qu'il l'emportait de beaucoup. Néanmoins, ceci n'ôte rien au mérite du Palais de Cristal, conception sans précédent, à laquelle on doit l'exposition de Munich, celle de New-York, enfin celle de Paris. Sans l'exemple donné par l'Angleterre, ma proposition restait à l'état d'utopie.

Le soir, à huit heures, je me mets en route pour le bal de l'Hôtel-de-Ville ; c'était un véritable voyage : il fallait compter sur deux grandes heures pour y arriver. La ligne des voitures remplissait déjà la rue Saint-Honoré. Elle était double dans celle de Rivoli. Un peuple immense couvrait les trottoirs et, pressé contre les murs par cette suite non interrompue d'équipages, faisait entendre des vociférations qui n'étaient pas toujours très-bienveillantes : les sergents-de-ville avaient fort à faire.

Les maisons étaient illuminées et pavoisées. Les fenêtres, jusqu'aux combles étaient garnies de têtes. Il ne fallait pas qu'on eut besoin de sortir ; la foule formait une haie impénétrable et il eut été impossible même d'ouvrir une porte.

A mesure que l'on approchait de l'Hôtel-de-Ville, la marche des chevaux devenait plus difficile. Les cris de la populace, qui étouffait, étaient plus menaçants. Les

deux files furent maintes fois obligées de s'arrêter, notwithstanding l'injonction réitérée de la police : *avancez ! avancez !*

Notre cocher, quoiqu'il allât au très-petit pas et sans s'écarter de la ligne, fut souvent apostrophé et deux fois frappé. Je fus obligé d'intervenir, et on essaya de briser les portières. Je conduisais deux dames qui n'avaient pu joindre l'ambassadrice d'Angleterre, laquelle devait les présenter à la reine : c'étaient les demoiselles C\*\*\*, belles et spirituelles Galloises, nobles orphelines, bien connues de la haute société parisienne. Quoiqu'en leur qualité d'Anglaises, elles ne soient pas peureuses, ce bruit, ces menaces, ces voies de fait, étaient peu propres à rassurer même les plus braves. Elles ne disaient rien pourtant, mais j'aurais voulu les voir ailleurs. Je craignais surtout qu'une glace brisée ne les blessât, et nous étions contraints de les tenir fermées malgré l'horrible chaleur.

Enfin nous parvînmes sans accident jusqu'à la place de l'Hôtel-de-Ville, merveilleusement illuminée, et nous ne nous plaignîmes pas des temps d'arrêt que nous fûmes obligés d'y faire.

Arrivés dans la cour, notre voiture put gagner sans peine l'entrée du vestibule. Ce côté du bâtiment n'était pas moins brillant que l'autre. Des milliers d'arbustes et des masses de fleurs décoraient la porte et les escaliers.

Les personnes qui ont visité cet hôtel savent combien ses galeries et ses vastes salons prêtent d'éclat aux fêtes. Ici on avait encore agrandi le local en élevant des salles provisoires et en faisant un jardin couvert, dans lequel on descendait par un double escalier.

Quand nous entrâmes, bien qu'il ne fut pas dix heures, l'assemblée était déjà nombreuse ; cependant, la reine et l'empereur n'étaient pas arrivés. L'ensemble des ap-

partements, et surtout de la galerie où était préparé un trône pour la reine, était admirable. Ces lustres, ces cristaux, ces masses de bougies, ces milliers de femmes plus parées les unes que les autres, ces habits de cour étincelant de broderies, ces uniformes de toutes les armées et de toutes les couleurs, au milieu desquels on distinguait les Turcs à leur fez rouge et les Arabes à leur manteau blanc ou écarlate, formaient une sorte de kaléidoscope animé dont les effets variaient à chaque instant. Ici, heureusement pour l'élégance du coup-d'œil, les habits dits *bourgeois* étaient en minorité. Les militaires, les magistrats, les fonctionnaires, les ambassadeurs et leur suite, enfin la triple cour, celle de l'empereur, celle de l'impératrice, celle de la reine d'Angleterre, étaient en uniformes.

On voyait aussi beaucoup de costumes de fantaisie, sorte de déguisement dont les costumiers et les magasins de théâtres avaient fait les frais. En première ligne était l'ancien habit français; rien n'y manquait, sauf la poudre. La bourse était attachée au collet, ce qui me rappelait l'histoire des Écossais et les chausses pendues à leur sac (1). Du reste, culotte et bas de soie, souliers à boucles et l'épée au côté.

De couleur sombre, la plupart de ces habits étaient

(1) Un régiment écossais portant le costume national était, sous nos derniers rois, attaché au service de France. On sait qu'un jupon court remplace la culotte dans cet uniforme. Quelques dames de la cour trouvèrent cet habit peu décent et obtinrent du roi qu'il serait changé ou du moins qu'une partie indispensable y serait ajoutée. Des culottes furent donc distribuées à chaque homme. Les dames, fières de leur victoire, coururent à la première revue. Tous les soldats avaient en effet leur culotte, mais accrochée à leur sac.

simples, ou ne se distinguaient que par d'éclatants boutons d'acier. Quelques-uns étaient magnifiquement brodés en soie sur drap ou en paillettes. D'ailleurs assez mal portés, ils donnaient à ces marquis de circonstance un certain air carnavalesque que ne tendait pas à diminuer leur épée qui s'accrochait à toutes les robes ou se fourrait dans toutes les jambes. Ces malheureuses lames étaient devenues pour les dames celle de Damoclès. Elles les voyaient sans cesse non suspendues sur leur tête, mais traversant leur crinoline.

Parmi les costumes étrangers, il y avait aussi quelques parodies d'uniformes, plus ou moins heureuses. Je remarquai, entre autres, un jeune homme en hussard, ventre de biche de la tête aux pieds; les bottes et jusqu'aux gants étaient de cette couleur: on l'aurait pris pour un chamois. Je crois avoir vu à peu près toutes les armées de l'Europe et même quelques troupes de l'Asie et de l'Afrique, et je doute qu'un semblable uniforme, qui servirait de point de mire à toutes les balles, ait jamais existé.

Un autre hussard était tout en gris; c'était fort laid, mais ce costume était possible.

A côté de ces caricatures, quelques officiers en cuirasses et en casques empanachés, de la suite de la reine se faisaient véritablement admirer, et avec raison. Je n'ai point vu d'uniforme plus riche: il était porté par des hommes de haute taille et vraiment beaux. Il y a beaucoup de figures étranges parmi les Anglais, mais c'est chez eux aussi qu'on rencontre, dans les hommes comme chez les femmes, les plus beaux types humains.

Des Indiens, reconnaissables à leurs figures basanées et à leurs traits fins, étaient aussi magnifiquement vêtus.

Sur tous ces costumes resplendissaient des croix, des crachats, des cordons, des rosettes; il y en avait tant,

qu'après avoir bien cherché, je m'arrêtai enfin tout ébahi devant un homme qui n'en avait pas. Je m'aperçus alors que je faisais le second. Dans mon empressement à m'habiller et par la crainte de faire attendre mes belles pupilles, j'avais oublié de m'enrubaner, mais cette absence de la parure banale était ce soir une grande distinction : j'en fus très-fier toute la soirée, car cela me fit beaucoup regarder. On me prenait pour quelque gentilhomme anabaptiste, quaker ou mormon.

A travers ces brillants plumages, si l'on arrivait à l'homme même, ou, comme disent les naturalistes, à son caractère spécifique, on était étonné et presque effrayé que, dans cette foule d'individus de nations diverses, appartenant pour la plupart aux classes riches ou aristocratiques, il y en eût si peu dont les figures fussent en harmonie avec leurs costumes ou leurs positions sociales. Sur cent, on pouvait affirmer, sans exagération, qu'il y en avait quatre-vingts qui étaient laids, communs ou insignifiants.

Quant à leur conformation, il était moins facile d'en juger ; néanmoins, tout annonçait que la somme des hommes bien constitués ne dépassait pas dix pour cent. Comment se fait-il que parmi les animaux, je ne parle pas des animaux domestiques, la difformité soit l'exception, et que sur cent renards, cent loups, cent tigres, cent lions, cent lièvres, cent lapins, cent rats, vous en trouverez à peine trois ou quatre qui ne soient pas, dans leur spécialité, des modèles de formes et de vigueur ?

Si la grande majorité des hommes présent ne pouvait pas passer pour belle, il n'en était pas ainsi des femmes : chez elles, la laideur était rare ; et il y en avait de charmantes. Je dois commencer par mes deux compagnes sur qui, dès leur entrée, les regards s'étaient portés. Grandes, bien faites, à la magnifique

chevelure noire, au profil pur et aristocratique, à leurs pieds mignons, à leurs mains effilées, on reconnaissait tout de suite la vieille race galloise.

Bientôt les accents de la musique militaire, placée sous le péristyle, annoncent l'approche de la reine. Quand elle entre, l'orchestre exécute le *God save the Queen*; puis, elle ouvre le bal avec l'empereur.

A la même contredanse dansaient, autant que j'ai pu voir, l'ambassadrice d'Angleterre, la princesse Mathilde, le prince Albert, le prince Napoléon, etc., etc.

La reine fit ensuite le tour des salons. Le coup-d'œil fut fort beau lorsque Sa Majesté, conduite par l'empereur, suivie de tous les princes, princesses, ministres et ambassadeurs, descendit par le double escalier pour visiter les salons d'en bas et les jardins couverts.

Je me trouvais au pied de l'escalier, et l'on pouvait, de là, distinguer toutes ces figures princières : mais la beauté du spectacle était encore ici dans l'ensemble et les masses groupées dans les tribunes et aux fenêtres des galeries. Ces parures, ces uniformes, ces milliers de lumières, enfin la majesté historique de cette union vivante de la France et de l'Angleterre, étaient à la fois un sujet d'étonnement et d'admiration.

L'impératrice était-elle là? Je n'en sais rien; je ne l'ai pas vue, et l'on n'en parlait pas. J'ai soupçonné quelque *à parte* politique; on ne voulait pas de concurrence. La concurrence entre peuples a quelquefois amené la guerre, mais entre beautés, elle l'amène toujours. La reine Victoria a été une jolie femme et l'est sans doute encore, mais l'impératrice Eugénie commence seulement à l'être. Il ne fallait pas ici qu'un trop grand rapprochement donnât lieu à des remarques comparatives.

La promenade de la reine dans les salons ne fut pas aussi facile que dans l'escalier, qu'on avait laissé libre;

la robe royale a pu être un peu fripée dans cette foule empressée, et l'on répétait que Sa Majesté s'était plainte qu'on lui eût marché sur les pieds. Est-ce vrai? Ici encore, je répondrai: Je n'en sais rien. Ce que je puis assurer, c'est qu'on a beaucoup marché sur les miens.

Les rafraîchissements étaient abondants, la difficulté était de parvenir aux buffets. Le cas avait été prévu, et on avait établi, dans les salons mêmes, des fontaines d'eau glacée, qui tombait pure et claire dans de petits bassins où chacun pouvait puiser.

Mes belles compagnes étaient fort invitées à danser; elles acceptaient rarement, car la danse n'était pas plus aisée que la promenade. Cependant, l'une d'elles consentit à figurer dans une contredanse avec un officier général. Celui-ci ne la connaissait pas. Fier d'une si belle partenaire et désirant lui plaire, il se mit à jeter des épigrammes à droite et à gauche, car de tous les esprits celui de dénigrement est le plus facile; enfin, d'un ton plus militaire que civil, il lui dit: « Mon Dieu! nous ne sommes entourés que d'Anglaises, toutes spirituelles *comme des oies*. » Là-dessus Mademoiselle C\*\*\* lui fit une profonde révérence et continua à causer de la meilleure grâce. La révérence avait paru un peu singulière au général; mais, n'en comprenant pas le motif, et voyant sa danseuse de si gentille humeur, il l'accepta comme une approbation. Hélas! cette satisfaction fût courte: un ami l'avait entendu, et ce bon ami, d'un air sournoisement peiné, vint l'avertir de son malheureux *lapsus linguæ*, ajoutant, pour embellir la chose, que sa belle danseuse était attachée à la reine. Précisément, Mademoiselle C\*\*\* causait, en ce moment, avec l'ambassadrice, dans le cercle même qui entourait Sa Majesté. On peut juger de ce qu'éprouva le pauvre danseur à cette révélation inattendue et des réflexions

qu'il faisait, tandis que son charitable compagnon s'efforçait de le consoler, en ajoutant qu'il était bien certain que ce n'était pas de ce petit incident que sa danseuse causait, et que, probablement, il n'en serait plus question; et ce bon camarade l'avait, avant la fin de la soirée, conté à vingt personnes.

Depuis mon arrivée, je m'étais mis à la recherche de M. de Hammer, sans pouvoir le trouver. Je m'informai de lui, on ne l'avait pas vu. Enfin quelqu'un me dit qu'il l'avait aperçu, causant avec l'ambassadeur d'Autriche. Je fus de ce côté: il n'y était plus, et, de toute la soirée, il me fut impossible de le joindre.

Les célébrités littéraires, artistiques et scientifiques, auraient dû affluer ici, et pourtant j'en vis peu. Ce temps n'est pas l'âge d'or des lettres. Parmi nos grands écrivains, quelques-uns sont exilés; les autres boudent et se tiennent à l'écart; les savants se couchent de bonne heure. Quant à l'artiste, il aime peu à quitter sa pipe et son paletot. On n'y voyait donc que l'art et la littérature officiels. Mais parmi les notabilités, même politiques, il y avait des hommes aimables et sachant causer, et je pourrais citer quelques bonnes phrases, s'il ne fallait pas aussi citer les noms.

Après le départ de l'empereur et de la reine, le bal, moins cérémonieux, devint plus animé. On eut aussi plus de facilité pour circuler. Mais la chaleur n'en fut pas moins grande. Vers trois heures, mes pupilles voulurent se retirer. Je n'en fus pas fâché. Nous fûmes assez favorisés pour ne pas trop attendre notre voiture.

A quatre heures, je rentrais chez moi, très-heureux d'avoir été à la fête, mais plus heureux de n'y être plus.



#### CHAPITRE IV.

Paris. — L'exposition universelle. — L'hippodrome.

Le 24, en me levant, mon premier soin fut d'aller chercher M. de Hammer. Il reposait; je ne voulus pas qu'on l'éveillât.

De là, je me rends chez M. de Lamartine: il n'était pas encore de retour à Paris.

Je vais à l'exposition. On m'en refuse la porte: le prince Albert y était avec le prince Napoléon; aucun profane n'entrait.

Un autre spectacle vint me dédommager. Ce fut d'abord une troupe d'Arabes galopant, dont les burnous, agités par le vent, faisaient un effet très-pittoresque. Après eux défilèrent plusieurs régiments. Puis, parurent les cent-gardes dans leur brillante tenue; et la reine d'Angleterre, en calèche, avec l'impératrice. Le prince Albert, qui a quitté l'exposition, est à cheval à une portière; l'empereur est à l'autre. Derrière est un nombreux état-major. On se rendait au Champ de Mars

pour une revue d'honneur. La foule était sur pied ; je la suivis, et, cela eût été fort beau, sans la pluie qui rend maussade la magnificence même.

Le lendemain, j'entrai à l'exposition dès l'ouverture, et je n'en sortis que lorsque l'on ferma. J'y déjeûnai et j'y voulus dîner ; mais le nombre des consommateurs y avait été si grand, ou si vorace, qu'il n'y avait plus rien. On m'offrit une crème pour potage, une glace pour rôti. Je refusai l'un et l'autre. J'entrai au restaurant Durand, à la Magdeleine, fort bon, mais assez cher. Je me trouve en face d'un individu qui, pour son menu, commande une bouteille de champagne avec une salade. Un autre fait grand bruit, appelle tous les garçons, se plaint qu'ils n'arrivent pas assez vite, se fait indiquer ce qu'ils ont de frais et de meilleur à lui servir ; puis, ainsi renseigné, il demande un potage, le paie et s'en va.

Je veux avoir une voiture ; toutes sont prises. Les omnibus eux-mêmes sont retenus à l'avance. Il faut attendre son tour et l'attendre longtemps. Je trouve une dame qui attendait aussi. Nous causons. Elle causait à merveille, comme toutes les parisiennes. Elle avait un numéro moins élevé que le mien ; elle part et je reste seul.

Je continue la conversation avec le buraliste. Il a une extinction de voix, gagnée à répondre à tous les questionneurs. Il faut qu'il parle ainsi seize heures sur vingt-quatre. Pour cela, il a douze cents francs par an. Obligé d'être à son bureau de huit heures du matin à minuit, il doit, s'il est malade, payer son intérimaire, et, s'il est contraint de s'absenter plus de quinze jours, on le remplace. Ce métier est pire que celui de galérien : aussi le pauvre homme le maudit-il de tout son cœur ; c'est son unique consolation.

Enfin, voici la voiture : il y a place. Je retourne

chez M. de Hammer. Il était dit que je ne le verrais plus. Il venait de partir pour l'Allemagne.

Bien qu'il soit octogénaire, je n'ai pas vu d'homme plus actif et plus leste que ce célèbre historien, et il vit comme un anachorète. Je n'oublierai jamais l'embarras que j'éprouvai la première fois qu'il dîna chez moi. J'avais mis quelque peu d'amour-propre à lui faire goûter de la cuisine de mon cordon bleu qui a une certaine réputation parmi les gastronomes : j'avais donc commandé un dîner des plus fins. J'avais aussi fait sortir de la cave mes meilleurs vins : il y avait là du Bordeaux de quarante ans, du Madère, des vins du Rhin et d'Espagne qui en avaient soixante, et j'en étais sûr, ils venaient de mon père. Enfin, j'étais tout fier de mon menu.

On se met à table. Je vois le baron refuser le premier plat qu'on lui sert; puis le second; puis le troisième, et toujours ainsi. Alors, j'apprends qu'il ne mange jamais de viande : des œufs, certains légumes étaient sa seule nourriture, et le hasard voulait qu'il n'y en eût pas sur la table. Bref, en face d'un dîner de vingt plats choisis, je fus dans la nécessité de commander une omelette.

Je comptais sur mon vin pour le dédommager, car un Allemand qui ne boit pas, était, selon moi, une impossibilité. Il refuse mon vin comme mes viandes : il ne buvait que de l'eau. O Comus ! ô Bacchus ! ô La Regnière ! ô Brillat-Savarin ! qu'auriez-vous dit, si vous aviez été témoins de ce dédain ! Tel est le régime du baron ; bon sans doute, puisqu'à son âge, il est encore jeune et allègre.

Hélas ! quand j'écrivais ceci, je ne me doutais guère que cet excellent homme, ce savant illustre, était si près de la tombe.

Le 26, était un dimanche, il n'y avait pas moyen d'aborder l'exposition de l'industrie : la foule s'y précipitait. J'allai à celle des beaux-arts. J'y vis de fort belles choses ; j'en vis aussi de fort laides. J'y admirai *les Vaches*, de Mademoiselle Rosa Bonheur, et plusieurs aquarelles anglaises. Une *Tentation de saint Antoine* m'a surpris par le bon sens de sa composition, chose qui semblait bannie de toutes ces scènes fantasmagoriques, comme si le sens commun pouvait être déplacé quelque part. Jusqu'à présent, ceux qui avaient traité ce sujet, où l'esprit est aux prises avec la chair, avaient entouré le saint d'amorces peu attrayantes, pour ne pas dire pis : des nymphes à queues de singes, des Vénus à cornes de bouc, ayant pour acolytes et cavaliers servants, des satyres et des diables. Je le demande, sont-ce là choses à tenter un homme ? Ici, le peintre a soigneusement caché Satan, et il en a, de son mieux, décrassé la famille. Quelques petits bouts de cornes, si peu développées, qu'on les prendraient pour des mouches ou des grains de beauté, annoncent seulement la nature infernale des donzelles. A ces légères taches près, et bien des gens y auraient vu un agrément, elles sont toutes à croquer, bien grassettes, bien rougeaudes, avec des minois éveillés qu'auraient enviés nos plus fringantes Ninons. Ici, vraiment, le saint avait à lutter, et l'attaque était digne de la défense. Il vainquit sans doute, puisqu'il est resté saint, mais on voyait, du moins, qu'il mérita de l'être.

Je me rappelle une autre *Tentation* qui a figuré au Louvre. Le saint, comme toujours, baissait les yeux devant la tentatrice ; et son cochon, non moins pudique, voilait les siens avec ses oreilles.

J'allai ensuite à l'Hippodrome, où des écuyères à demi-nues et fort pourvues d'appas, me rappelèrent les

belles du tableau. Personne, ici, ne se voilait les yeux, pas même les Turcs et les Arabes, que ces beautés dodues fascinaient entièrement : ils croyaient voir les houris. Ceux-ci n'étaient pas en voie de devenir saints.

Ce qui, probablement, leur plut moins, fut une compagnie de singes habillés en Arabes qu'on faisait galopper sur des poneys, en leur tirant des coups de pistolets aux oreilles. Ce n'était pas pour ces gentillesques que j'étais venu : je voulais voir les Astesques ; on les montrait dans un petit hangar, en dehors du cirque. J'ai éprouvé rarement un étonnement plus grand que celui que me causèrent ces deux êtres humains, et je me frottai les yeux pour voir si je n'étais pas le jouet de quelqu'illusion. Figurez-vous deux créatures élancées, n'ayant aucun rapport avec ces nains contournés, et dont on aperçoit tout d'abord l'infirmité. Ceux-ci, frère et sœur, et se ressemblant beaucoup, sont parfaitement faits : les épaules, les jambes, les bras, les pieds, les mains, la poitrine, les cuisses, les reins, car, à peu près nus, on pouvait les juger de visu, tout enfin, dans son exiguité, est parfaitement proportionné. Leur tête, quoiqu'elle soit en harmonie avec le reste du corps, est d'une petitesse extrême, et semble moindre que celle d'un nouveau-né. Leur physionomie et leur nez aquilin, un peu long pour leur angle facial, leur donnent quelque chose de l'oiseau ou de ce caractère de figure que l'on retrouve dans toutes les anciennes peintures mexicaines.

Leur taille est celle d'un enfant d'environ quatre ans. Leur couleur est d'un bronze foncé, se rapprochant du noir. Ils sont vifs, toujours en mouvement, et paraissent se bien porter.

Quant à leur intelligence, celle du garçon semble faible. Chez la fille, si l'on en juge à l'expression de

ses yeux, elle doit être plus développée. Elle a quatorze ans, le garçon en a seize.

Que ce soit des individus d'une race spéciale, et qu'il existe, comme on a voulu le faire croire, une nation ainsi faite, cela n'est pas admissible. Cette nation serait connue. C'est un accident, un jeu de la nature, mais l'un des plus étranges qu'on puisse citer.

Le 27 août, après déjeuner, je vais sur le boulevard y lire encore une page d'histoire. Déjà, j'en avais lu beaucoup depuis 1814 ; mais à tant d'entrées et de sorties de souverains dont j'avais gardé bonne mémoire, je voulais en ajouter une encore, et je fus me réunir à la foule.

C'était le départ de la reine d'Angleterre que nous allions voir. Le temps était pur, et cinq à six cent mille âmes étaient en mouvement. Toutes les maisons du boulevard étaient enrubanées : on n'y voyait que bonnets et cornettes. Tous les balcons, toutes les fenêtres, et les toits même, disparaissaient sous les têtes.

Des détachements militaires étaient échelonnés pour maintenir l'ordre, mais ils étaient inutiles, car les voitures ne circulant pas, personne ne craignait d'être écrasé.

A un endroit où la haie de soldats faisait défaut, on voyait, de moment en moment, se détacher quelques-uns de ces curieux qui ne se trouvent jamais bien où ils sont, et qui traversaient le boulevard pour aller se placer en face. Arrivés de l'autre côté, et ne pouvant rester au premier rang, il fallait qu'ils fissent déranger la ligne des spectateurs, et c'était toujours au même groupe qu'ils s'adressaient, parce qu'il était justement au point le plus rapproché de l'entrée du boulevard Montmartre. Ce dérangement continu devait fort ennuyer ce groupe, notamment un jeune homme qui en formait l'extrémité où la clef de voûte. Au lieu

de crier, de se fâcher, de refuser le passage, et conséquemment de se faire des querelles, il avait inventé un moyen qui, après l'avoir amusé, finit par le débarrasser de cette obsession. Dès qu'il voyait un de ces musards inconstants traverser le boulevard, et se diriger vers le point où il était, il le recevait absolument comme s'il eut été le maire de Paris, il le saluait en se courbant jusqu'à terre, puis, s'écartant respectueusement, il s'écriait : « Ouvrez vos rangs, place à Monsieur. »

A ce cérémonial inattendu, l'arrivant stupéfait s'arrêtait tout court, ne sachant s'il devait avancer ou reculer. Alors, on peut juger des rires des assistants. Quelquefois, il s'y joignait de bonne grâce, et passait. D'autres fois, il perdait la tête, et, après avoir tenté un mouvement rétrograde, il prenait sa course, poursuivi des huées des deux lignes, et se présentait à dix endroits où chacun lui fermait le passage pour jouir plus longtemps de son embarras. C'est précisément ce qui arrive à ces chiens flâneurs, venus étourdiment, en passant entre mille jambes, se jeter dans le vide, et qui, étonnés de leur isolement, s'enfuient la queue basse, courant d'autant plus fort que personne ne les poursuit, et que la peur seule les tâlonne.

Ce petit intermède, qui se renouvelait à chaque instant, faisait oublier le retard du cortège, et amusait bien des milliers d'individus, qui, à chaque nouvel arrivé prenant la direction du traquenard, éprouvaient toute la satisfaction que cause, au théâtre, l'entrée d'un débutant. Mais la mèche était éteinte ; les survenants devinrent plus rares, puis on n'en vit plus que de loin à loin qui, à l'attention générale dont ils devenaient l'objet à mesure qu'ils approchaient du point dangereux, entraient en méfiance et se dirigeaient d'un autre côté. Notre faiseur de politesses n'eut donc plus

personne à saluer, et put enfin rester tranquille à sa place.

A midi, le cortège, si impatiemment attendu, parut enfin. Les officiers des cent-gardes, placés en une seule file, ouvraient la marche : les cent-gardes suivaient, resplendissants sous leurs casques et leur magnifique costume bleu de ciel. Venaient ensuite de nombreuses voitures de cour ; et celle de l'empereur, où étaient la reine d'Angleterre et deux autres dames : sur le devant, l'empereur et le prince Albert. Les équipages de suite et beaucoup de cavaliers, puis des troupes comme toujours, car il n'y a plus de bonne fête en Europe sans sabres ni baïonnettes, fermaient le cortège.

Je passai le reste de la journée à l'exposition. Ce n'est ni en une semaine, ni en un mois, qu'on peut voir cet immense bazar ; il faudrait une année pour l'étudier.

La partie la plus étonnante est, sans contredit, celle des machines, et, nonobstant leurs progrès, elles n'ont fait encore que quelques pas dans la carrière qui leur reste comparativement à parcourir. Oui, la chimie, la vapeur et l'électricité aidant, il est impossible d'assigner des limites à la puissance mécanique : après avoir centuplé les forces de l'homme, elle peut mille et mille fois les centupler encore.

Elle fera plus : elle donnera à vivre au plus pauvre, au faible et à l'infirme. Combien de familles, propriétaires d'un jardin, d'un petit coin de terre, cessent d'y trouver leur substance, quand le père ou le chef de la communauté perd sa force ou son intelligence ? Alors, il faut louer la terre ou la faire exploiter par un tiers. Ce tiers vit peut-être, mais la famille souffre. Eh bien ! on arrivera à avoir des machines simples et à bon marché, machines qu'on pourra prendre à loyer et qui,